

PLOUTARCHOS, n.s.

Scholarly Journal of the
INTERNATIONAL PLUTARCH SOCIETY

Plutarchus



Plutarchus ein natürlicher maister vnd außsprichender geschichtschreiber ein gepie
tet vñ amichtiger des kaisers trayan ist zu dieser zeit an jnnem amtingen vñ glawb
wirdigt er in fast großer achtung gewest. von dem Plutarates in seine wiffen also sagt
Plutarchus der natürlicher maister ist in dem heiligthumb schen der sitten in de wort
gewest das er leichtlich ein gepieter des kaisers hat mügen er mit werden. Difer williter
chus tet sunden fleiß dem kaiser seinen unger vier ding eingepild. nemlich 1. vñ er
digt er sein selbs erfinder. der amblerwt suchet vñ der vnderhanen lieb vñ er
ing. vñ er hat als ein hochgelerter man gar vil bücher von mancherley materien vñ
sachen in kriechischen vñ lateinischen man gar vil bücher vñ treffentlich beschriben vñ
kapfcher bey trayano angenamne begabung erlangt.

VOLUME 8 (2010/2011)

UNIVERSITY OF MÁLAGA (SPAIN)
UTAH STATE UNIVERSITY, LOGAN, UTAH (U.S.A.)

La “suavité du langage” : la qualité poétique de γλυκύτης et ses prolongements éthiques chez Plutarque

par

Cécile Grossel

Université de Lille

cecile.grossel@wanadoo.fr

Abstract

While numerous and valuable studies have investigated the quality of *πραότης* (‘mildness’), which proved to be characteristic of the Plutarchean heroes’ ethical stance, as regards the friend, it seems that Plutarch would rather talk about his *γλυκύτης* (cf. 67B). A brief survey of the semantics of *γλυκύτης*/*γλυκός* throughout Plutarch’s *Moralia* will provide the background against which a cross-examination of *De Audiendis Poetis* and *De Adulatore et Amico*, one treatise of poetic hermeneutics and the other of parenetics, may be attempted. In *De Adulatore et Amico*, indeed, poetic quotations, from Euripides, Homer, and Hesiod, in particular, which have been subject to an acute reading by Plutarch, and woven into his own text, are of great use to illuminate what the speech of a friend to his friend should be.

Key-Words: Plutarch, *De Audiendis Poetis*, *De Adulatore et Amico*, Euripides’ *Ion* 732, Homer, Hesiod, Types of style, Stoic reflections on language, Poetic pleasure, Sweetness, *Parrhesia*, Friendship

L’*ἠθική* plutarquienne se caractérise par un profond sens de l’humain et la valorisation de la douceur sous toutes ses formes, ainsi que de toutes les vertus qui favorisent l’épanouissement de relations sociales harmonieuses, d’où la récurrence, bien souvent été notée par

les commentateurs, dans les textes de Plutarque, de vocables comme ceux de *πραότης* ou de *φιλανθρωπία*. Dans sa belle étude consacrée à la notion de douceur dans la pensée grecque, Jacqueline de Romilly a fort bien mis en évidence l’étendue du registre sur lequel Plutarque joue lorsqu’il veut suggérer les nuances de la *πραότης*¹, la

¹ ROMILLY, 1979, pp. 275-307.

richesse et la variété de la terminologie dont il use, où l'on voit même resurgir des mots qui étaient cependant tombés dans une certaine désuétude, comme l'ancien adjectif homérique ἥπιος². Cependant, il est une autre forme de douceur qui se situe quelque peu en marge de l'ouvrage de Madame de Romilly³, celle qui est signifiée par le terme de γλυκός et sa famille sémantique, et que l'on pourrait définir comme une douceur ressentie subjectivement par opposition à la πραότης, qui empreint toute la manière d'être, le caractère de l'être humain, une douceur, donc, qui entretient un rapport d'étroite synonymie avec l'ἡδονή.

Or, dans le *De Adul.*, pour dépeindre la qualité de l'ami, qui permet aux autres d'accueillir sans aigreur des reproches venus de lui, Plutarque recourt au terme de γλυκύτης, et il semble devoir être intéressant de démêler toutes les implications que recouvre ce choix lexical. En effet, si le *De Adul.* ressortit à l'ample moisson des écrits antiques sur la φιλία, il n'en représente pas moins un ouvrage un peu atypique au sein de cette production, en ce sens qu'il s'inscrit à la confluence de traditions multiples, puisqu'il revêt la forme d'un diptyque dont le premier

volet, consacré à la discrimination du flatteur d'avec l'ami, est proche des Περὶ κολακείας et le second volet correspond à un Περὶ παρρησίας. Le γλυκύ, la douceur suave de la présence amicale, dans son antinomie avec l'amertume des reproches que l'ami est contraint de formuler quand son ami se rend coupable d'une faute, du fait de la faillibilité de la nature humaine, se révèle être comme un *leitmotiv*, qui fournit en même temps une clé permettant d'interpréter la composition profondément unitaire de l'ouvrage. La parole de l'ami qui réalise une synthèse de catégories stylistiques contraires, étant tissée de sévérité (τραχύτης), de véhémence (σφοδρότης), quand l'ami use de la *parrhèsia* décrite comme une parole "piquante"⁴, et de la γλυκύτης inhérente à la rhétorique de l'éloge, émane d'une personne unique qualifiée éthiquement par une invariante, celle de son εὐνοία qui la pousse à chercher le bien de l'autre pour lui-même. Compte-tenu de cette focalisation remarquable sur la parole de l'ami, le *De Adul.* participe à la fois de l'éthique et de la poétique et offre un certain nombre de ressemblances avec les écrits dans lesquels Plutarque consigne les principes de son herméneutique.

Au préalable, il convient de rappeler que les emplois de l'adjectif γλυ-

² Pour une étude de cet adjectif homérique chez Plutarque, BRÉCHET, 2003, pp. 500-504.

³ ROMILLY, 1979, pp. 1-3.

⁴ Δηκτικός. Les mots exprimant l'idée de "morsure" sont récurrents dans le *De Adul.* ; cf. OPSOMER, 1998, p. 152, n. 113.

κύ dans l’oeuvre de Plutarque reflètent fidèlement la diversité de ses acceptions dans la langue grecque contemporaine, puisqu’il l’utilise pour qualifier des corps appréhendés dans leur concrétude, grâce à la perception sensorielle sous ses différentes espèces : saveur gustative, comme l’est celle de la figue, véritable concentré de douceur, qui attire à elle tous les suc du figuier condamné de ce fait à devenir le plus amer des bois, saveur de l’eau potable par contraste avec l’onde saumurée de la mer, du miel, du vin nouveau, de la moëlle du bois, de la fleur d’asphodèle, du coing que la jeune épousée ingurgite au soir de ses noces et qui parfume délicatement son haleine ; douceur de la lumière, de la chaleur, D’une façon générale, l’on peut distinguer, au sein de la littérature grecque, trois domaines, pour lesquels le γλυκύ a suscité un intérêt particulier auprès des auteurs : tout d’abord, chez les poètes, tels Homère, lorsqu’il évoque l’éloquence de Nestor “douce comme le miel” ou la délectation qu’éprouve celui qui s’abandonne à sa colère, en des vers voués à avoir un immense retentissement dans la tradition ultérieure⁵, ou Hésiode,

chantant les accents inspirés par les Muses aux rois, très souvent aussi chez Pindare⁶, en une auto-célébration de la voix poétique ; ensuite, dans le corpus médical et les textes philosophiques qui offrent une réélaboration des données médicales⁷, le γλυκύ ressortissant depuis Alcméon de Crotonne à la théorie physiologique des humeurs⁸ ; enfin, à date plus tardive, chez les auteurs de manuels de rhétorique, Hermogène surtout, qui l’élève au rang de catégorie de style, comptant pour sous-catégorie l’ὀξύτης ou δριμύτης.

L’importance de la dette contractée par Plutarque à l’égard de ces différentes traditionstransparaîtclairementà l’examen des lieux de son oeuvre où se concentre la majeure partie des occurrences, ainsi, notamment, dans les *Aitiai Physikai*, une collection de *problemata* ayant servi comme un réservoir de matière pour les *Quaest. Conv.*, où il s’inspire de la liste des χυμοί, des saveurs, énumérés par Platon, dans le *Timée*⁹. D’une portée cardinale par les nombreux échos qu’elle éveille chez Plutarque, s’avère être la discussion que mène Socrate avec Théétète dans le dialogue du même

⁵ *Iliade*, I, 249 et XVIII, 107-111 ; Platon, *Phil.* 47e ; Aristote, *Rhet.* I, 1370b11.

⁶ LAMBERTERIE, 1990, p. 475.

⁷ cf. l’analyse des mécanismes du goût dans le *Timée* de Platon, ainsi que dans les différents traités *De Sensibus* ; cf. aussi la description du foie, qui mobilise le doux et l’amer (*Tim.* 71b-d).

⁸ cf. la citation d’Empédocle en *Quaest. Conv.* 663A.

⁹ *Ait. Phys.*, V, 913B ; *Tim.*, 65c-66d ; LAMBERTERIE, 1990, pp.50-54. Le γλυκύ y est nommé et analysé, en même temps que tous ses antonymes : ἀλμυρόν, πικρόν, ὄξύν, λιπαρός, οἰνώδης, στρυφνός, αὐστηρόν, δριμύς, τραχύς.

nom, où Socrate, avec acribie, soumet à l'examen la thèse protagoréenne de l'homme mesure de toute chose : le goût d'un même vin, explique-t-il, est perçu rêche ou exquis, selon que l'on est malade ou en bonne santé¹⁰, ce qui fournit pour ainsi dire la matrice de la différenciation très fine que Plutarque formule, dans les *Préceptes de santé*, entre l'ἡδύ et le γλυκύ, l'un désignant l'impression de douceur ressentie par le sujet percevant, l'autre, une qualité substantielle de l'objet¹¹. La disposition corporelle et psychologique de celui qui est sollicité par les stimuli du monde extérieur est donc primordiale aux yeux de Plutarque, ce qui vaut aussi pour le jeune lecteur des textes poétiques, d'une certaine manière, avec ce résultat que Plutarque va esquisser une théorie de la réceptivité des textes, bien plus qu'il ne poursuit une réflexion de poétique, dans le sillage d'Aristote.

Pour Plutarque, indéniablement, la poésie est une forme de langage parée d'un charme inexprimable, et, bien souvent, ce sont des citations de poètes, évoquant des réalités plaisantes, qui renferment chez lui le

sème de γλυκύ¹². Les poètes, qui sont les chantres par excellence de l'amour, ont forgé le composé de γλυκύπικρον, dont Plutarque non seulement se sert pour l'analyse de ce sentiment, mais qu'il transpose aussi à d'autres passions¹³; de même, lorsqu'il formule des préceptes à propos du πολιτικὸς λόγος, il ne néglige pas de renvoyer aux passages attendus d'Homère ou Hésiode, sur les rois chéris des Muses, ou ailleurs illustre la "puissance et la grâce" de la parole, en se référant à la fraîcheur des récits d'Homère¹⁴. Plutarque connaît et utilise la distinction platonicienne de *Lois* VII, 802c-d, entre deux Muses, l'une σῶφρων καὶ τεταγμένη, l'autre, κοινή καὶ γλυκεῖα, qu'il rapporte à l'antinomie entre un art apollinien et un art dionysiaque, lesquels trouvent tous deux une place à Delphes¹⁵. Ainsi, les contextes les plus variés attestent sa sensibilité exacerbée à tous les problèmes touchant l'ἡδονή poétique, ce que confirment aussi les préceptes que, selon lui, il convient de garder en mémoire lorsqu'on se livre à l'interprétation des poèmes et qui sont rassemblés dans le *De Aud. Poet.*

¹⁰ 159d-160b et 178c-d.

¹¹ 128C; *De Tranq. An.* 468F ; *de Virt. et Vit.* 101D (la κρᾶσις convenable est définie par le sang γλυκύ).

¹² Nombreux exemples dans l'*Amat.*, les *Quaest. Conv.* et le *De Aud. Poet.*.

¹³ *De Cur.* 522C.

¹⁴ 801E et 504D.

¹⁵ *De E.* 389B ; CLAY, 2003, pp. 184-187.

L'émotion poétique y constitue, en effet, le point de départ de la réflexion de critique littéraire esquissée par Plutarque. Comme fréquemment dans les proèmes plutarquiens, la thématique centrale de l'ouvrage est d'abord énoncée sous la forme d'une image ou de plusieurs images intriquées : la première source de plaisir ainsi suggérée réside dans la création d'illusions et de faux-semblants, mais ce qui est récuse dans le domaine des arts culinaires (“des viandes qui ne sont pas des viandes”, “des poissons qui ne sont pas des poissons”) est pris en revanche au sérieux dès lors qu'il s'agit de la puissance d'envoûtement des textes. L'expression τὸ γλοκὺ τοῦ λόγου καὶ ἀγωγὸν surgit alors que Plutarque résume la problématique qui sera la sienne dans cet ouvrage :

Μηδ' ἡμεῖς οὖν τὴν ποιητικὴν ἡμερίδα τῶν Μουσῶν ἐκκόπτωμεν μηδ' ἀφανίζωμεν, ἀλλ' ὅπου μὲν ὑφ' ἡδονῆς ἀκράτου πρὸς δόξαν αὐθαδῶς θρασυόμενον ἐξυβρίζει καὶ ὑλομανεῖ τὸ μυθῶδες αὐτῆς καὶ θεατρικόν, ἐπιλαμβάνομενοι κολούωμεν καὶ πιέζωμεν· ὅπου δ' ἀπτεταί τινος μούσης τῆ χάριτι καὶ τὸ γλοκὺ τοῦ λόγου καὶ ἀγωγὸν οὐκ ἄκαρπὸν ἐστὶν οὐδὲ κενόν, ἐνταῦθα φιλοσοφίαν εἰσάγωμεν (15E)

Le deuxième élément cardinal dans la genèse de l'émotion poétique consiste dans le mythe, noyau commun à la fois aux textes des poètes et à des textes philosophiques présentant un caractère

mixte. La théorie développée dans la suite de l'ouvrage confirme l'importance du rôle dévolu au mensonge et au mythe, en tant que sources du plaisir poétique. Ainsi, le premier précepte qu'il convient d'inculquer au *neos* selon Plutarque, est que “les poètes disent beaucoup de mensonges”, le plus souvent de manière intentionnelle, et ce en vue d'accomplir la finalité propre de la poésie, orientée πρὸς ἡδονὴν ἀκοῆς καὶ χάριν, vers l'enchantement du lecteur. La dissemblance entre le mensonge et la vérité est appréciée à l'aune du jugement des poètes, donc *a priori* selon un critère poétique, en proportion du degré plus ou moins élevé de plaisir que l'un et l'autre distillent : ἀσπερότεραν ἡγοῦνται τὴν ἀλήθειαν τοῦ ψεύδους, où l'on note l'occurrence d'ἀσπερότεραν, terme antithétique de la γλοκύτης. En cet endroit du *De Audiendis Poetis*, Plutarque a semblé aux commentateurs se référer de manière évasive à la distinction aristotélicienne entre l'ἱστορία et la ποίησις (*Poet.*, chap. 9), laquelle présenterait selon le Stagirite une plus grande vraisemblance que l'histoire, puisque chacun des événements a été intégré dans la σύστασις des faits de manière à concourir à la fin de l'intrigue, tandis que l'histoire est déchirée par l'imprévisible et l'aléatoire. Plutarque, pour sa part, accentue davantage le champ libre laissé à la créativité du poète qui peut façonner la fin de sa fable comme il l'entend. La conclusion qu'il tire immédiatement soulève

un problème d'interprétation délicat, quoique non dépourvu d'intérêt : cette malléabilité de la matière poétique rend possible l'infléchissement vers le plaisir de la composante douloureuse du texte, la transition πρὸς τὸ ἴδιον ἐκ τοῦ λυποῦντος, ce qui ne correspond pas au schéma tragique qui remporte la prédilection d'Aristote, à moins, peut-être, que l'on ne suppose que Plutarque signifie par là la qualité douce-amère du plaisir généré par le texte poétique, le plaisir naissant paradoxalement de la représentation d'une scène affligeante, comme il y reviendra. Plutarque enchaîne alors, en introduisant une différenciation entre les composantes du discours poétique, sur ce qui renferme à ses yeux le degré maximal de séduction et de charme :

οὔτε γὰρ μέτρον οὔτε λέξεως
ὄγκος οὔτ' εὐκαιρία μεταφορᾶς
οὔθ' ἁρμονία καὶ σύνθεσις ἔχει
τοσοῦτον αἰμυλίας καὶ χάριτος
ὅσον εὖ πεπλεγμένη διάθεσις
μυθολογίας (16B).

Dans le chapitre 7 de l'ouvrage, où Plutarque opère un retour à des considérations théoriques après plusieurs chapitres d'illustration par l'exemple, une forme superlative de χάρις découle de la "diaprrure" (τῷ ποικίλῳ), de la "variété" (τῷ πολυτρόπῳ), ainsi que des renversements multiples de situation (αἱ μεταβολαί) présents dans la trame du récit mythique, lesquels s'accompagnent d'ἔκπληξις, c'est-à-

dire d'émotion, alors que la simplicité (τὸ δᾶπλοῦν) n'est guère privilégiée en général par les poètes parce que non génératrice de πάθος¹⁶. Même si Plutarque développe par ailleurs la dimension plus intellectuelle du plaisir poétique, en proposant une théorie originale de la τέχνη μιμητική, conçue comme imitation des réalités immanentes, il se montre extrêmement sensible au phénomène d'empathie, de communion émotionnelle, qui se produit entre le lecteur non immunisé contre la sorcellerie poétique et les personnages ballottés au gré des fluctuations de la fortune et soumis à leurs passions. A l'inverse d'Aristote, pour lequel primaient l'agencement en système des faits, le λόγος tragique, c'est-à-dire le versant intellectualiste de la poésie qui permet d'atteindre à l'universel, le penseur de Chéronée esquisse une poétique de l'ἦθος, puisque les actes et les paroles des personnages sont interprétés à la lumière du caractère que le poète est désireux de façonner, avec la notion notamment de convenance. Ebloui par l'ἦθος des héros qu'il admire, le jeune garçon s'identifie à eux, s'efforce de les imiter, modelant son propre ἦθος sur le leur.

Telles sont, schématisées à grands traits, les bases théoriques à partir desquelles travaille le poète pour susciter l'émotion esthétique selon Plutarque.

¹⁶ BOULOGNE, 1996, p.61.

La thématique du plaisir, si prégnante tout au long de l'ouvrage, reçoit une orchestration extraordinairement riche dans le chapitre introductif, grâce au recours à un langage tissé d'images et au déploiement de toute une gamme de saveurs spirituelles, qui culmine dans le γλυκό du fruit de la “douce treille des Muses”. Le terme de γλυκό jaillit au cœur d'une concaténation de citations homériques, qui évoquent des objets enchanteurs, des contrées teintées d'onirisme¹⁷, et dispensent un avant-goût de ce voyage en poésie auquel Plutarque convie son jeune lecteur. Mais, comme notre auteur n'est jamais avare d'images, une autre constellation métaphorique se superpose à la précédente, instillant une nuance supplémentaire, dionysiaque, dans l'adjectif γλυκό : toutes les étapes de la préparation du vin sont ainsi redécrites. Il se réalise une sorte de contamination du discours philosophique par la parole poétique, ce qui rend particulièrement explicite ce que Plutarque veut dire lorsqu'il évoque une “folie de la matière” poétique (ύλομανεῖ) (au lieu d'inspiration poétique), qui est compa-

rée à une vigne exubérante. La poésie qui obéit au principe du plaisir pur (ἡδονῆς ἀκράτου), ne fonctionne plus qu'à partir des lois qu'elle se fixe à elle-même (αὐθαδῶς¹⁸), en exagérant ses caractéristiques propres, le mythe¹⁹ et l'aspect visuel.

Dans le *De Adul.*, qui est une oeuvre d'un degré d'élaboration formelle très poussé, où foisonnent les images et les citations poétiques, et par rapport aux autres traités parénétiqes de notre auteur, le nombre d'occurrences du γλυκό apparaît comparativement plus élevé, un peu comme si Plutarque, pour célébrer la douceur de l'amitié, s'était appliqué à forger à son tour un verbe d'une rare suavité. Ces occurrences se produisent avec une très grande homogénéité de répartition tout au long de l'ouvrage, dans le prologue, la διάκρισις du flatteur et de l'ami et le Περὶ Παρρησίας.

La première mention du γλυκό s'inscrit à l'intérieur d'un segment phrastique qui forme le comparant de la première comparaison proprement dite de l'ouvrage²⁰, qui surgit à la suite d'un passage à teneur métaphysique et d'une

¹⁷ Le chant des Sirènes, le népenthès versé par Hélène, la ceinture d'Aphrodite, l'île de Calypso, l'histoire de Dionysos.

¹⁸ Le choix du traducteur français dans la C.U.F. de faire dépendre πρὸς δόξαν de ἡδονῆς ἀκράτου ne nous paraît pas le plus judicieux (πρὸς δόξαν et αὐθαδῶς ne semblent pas contradictoires, mais plutôt complémentaires).

¹⁹ BRÉCHET, 1999, p.222.

²⁰ Ὡσπερ οἱ θρῖπες ἐνδύονται μάλιστα τοῖς ἀπαλοῖς καὶ γλύκεσι ζύλοις, οὕτω τὰ φιλότιμα τῶν ἡθῶν καὶ χρηστὰ καὶ ἐπιεικῆ τὸν κόλακα δέχεται καὶ τρέφει προσφυόμενον (49B-C) (l'épithète γλυκό employée pour le bois est une réminiscence de Théophraste, *H. P.* IV, 14, 10).

extrême densité de sens, consacré par Plutarque à la mise en évidence de l'antinomie entre la *κολακεία* et la cristalline Vérité du Dieu de Delphes. La correspondance tissée entre les adjectifs éclaire l'ambivalence d'une délicatesse de l'âme, qui est tout à la fois bonté essentielle et ouverture vulnérable à autrui, ayant partie liée, on le devine, avec l'affectivité (la *φιλαυτία*).

Plus loin dans le prologue, Plutarque réintroduit la thématique de la *γλυκύτης*, cette fois explicitement mise en corrélation avec la sphère poétique, puisqu'il emprunte le terme même de *γλυκύ* à un vers d'Euripide (*εἰς ὄμματ' εὖνου φωτὸς ἐμβλέψαι γλυκύ* [*Ion*, v.732]) qu'il cite avant de le commenter, élargissant certes la portée du message du poète, de la douceur presque inexprimable du regard de l'amitié à la douceur qui nimbe toutes les choses, telles qu'elles apparaissent dans la présence de l'ami, mais, par là-même, rendant flagrante la force de l'alliance de la douceur, de la lumière et de l'amitié synthétisée par ce seul vers. Cependant, les harmoniques qu'éveille le vers 732 de l'*Ion* d'Euripide ne peuvent être pleinement perçues que si l'on étudie la totalité du contexte, dans lequel figure aussi une citation du vers 64 de la *Théogonie* d'Hésiode, légèrement retouché afin que le pronom anaphorique *αὐτῆ*, se référant à l'amitié, remplace le nom des Muses. Tout d'abord, en ce point précis de son argumentation, Plutarque

manifeste le souci de préserver la dimension plaisante de l'amitié (*ἡδὺν καὶ ποθούμενον*), à l'encontre d'adversaires qui avaient tendance à identifier le bien, qui demeure la justification ultime de la *φιλία*, avec une composante d'âpreté, de rudesse (*τῷ πικρῷ καὶ ἀσπηρῷ*), d'où l'insistance sur la plénitude de joie que confère l'amitié. Or, il apparaît que Plutarque, alors qu'il ne cite qu'un seul vers pour chacun des deux poètes, avait bien présents à la mémoire les contextes originels d'où sont extraites ses citations : la description de la *λησμοσύνη* infiniment douce que distille le chant des déesses aux mortels accablés d'angoisse, en ce qui concerne Hésiode, et chez Euripide, les paroles de Créuse qui, successivement, exalte l'assistance des amis au moment du succès comme dans les malheurs (v.730-32).

Dès lors, il semble possible d'affirmer que la répétition du même vers de l'*Ion* dans le second volet du diptyque n'est en rien accidentelle, mais qu'un rôle, au niveau de la composition de l'ouvrage, lui est au contraire alloué, Plutarque reprenant en définitive la structure alternée qui était suggérée par Euripide, sinon qu'à l'inverse du poète tragique (*οὐ δυστυχοῦντι μόνον... κατ' Εὐριπίδην*), il accentue davantage la dimension de pure merveille de la joie partagée. Plutarque ne se prive pas, par ailleurs, d'ornementer son discours avec d'autres citations d'Euripide, mais il en est une, dans notre perspective, qui mérite de retenir

plus particulièrement l’attention, dans la mesure où elle apporte un enrichissement à l’interprétation par Plutarque d’*Ion* 732, et ce, semble-t-il, grâce à la présence en creux d’une méditation sur les processus de la communication. En effet, le regard par où se dévoile l’amour n’est-il pas le médium le plus transparent, un peu à l’image de ce λόγος auquel aspiraient les Stoïciens, lorsqu’ils préconisaient l’usage d’un langage orienté πρὸς τὰ πράγματα, un λόγος dont la λέξις serait la plus dépouillée possible de façon à ne faire aucunement obstacle à la transmission de la pensée²¹? Et le vers euripidéen n’est-il pas déchiffrable dans le filigrane du très beau passage où Plutarque relate la rencontre silencieuse de deux amis qui, par leurs yeux, se communiquent l’un à l’autre l’εὐμένεια qui les habite, ainsi que leur être le plus personnel (προσβλέψας καὶ μειδιάσας τὸ εὐμενὲς καὶ τὸ οἰκεῖον ἔνδοθεν δοὺς ταῖς ὄψεσι καὶ δεξάμενος παρηῆλθεν). Plutarque vient, dans ce contexte, de définir la parole de l’ami par son ἀπλότης et son ἀφέλεια, à l’aide d’une citation des *Phéniciennes*²² :

ὁ μὲν γὰρ τοῦ φίλου τρόπος
ὥσπερ ὁ τῆς ἀληθείας μῦθος

ἀπλοῦς ἐστὶ κατ’Εὐριπίδην καὶ
ἀφελῆς καὶ ἄπλαστος, ὁ δὲ τοῦ
κόλακος ὄντως
νοσῶν ἐν αὐτῷ φαρμάκων
δεῖται σοφῶν (62C),

de sorte que la “simplicité” (notion par laquelle Plutarque glose l’adjectif ἀπλοῦς d’Euripide) se retrouve indirectement conjuguée à la γλυκύτης, comme cela sera aussi le cas dans les traités de rhétoriciens d’époque plus tardive, comme Hermogène, le Pseudo-Aélius Aristide ou Ménandre le Rhéteur. Enfin, l’image conclusive de la statue de l’ami qui irradie depuis l’intérieur, dans un très doux halo de lumière, rappelle l’expression de la *philia* : ὁ θεὸς ἅπαντα φαιδρὰ καὶ γλυκέα καὶ προσφιλῆ ... ἐποίησεν ... Cette image appartient à une très riche tradition, allant du *Phèdre* de Platon jusqu’à Plotin, en passant par l’*Ethique à Nicomaque* d’Aristote²³, au côté desquels l’on peut nommer le Pseudo-Longin (le plus proche, en ce qui regarde la formulation, de Plutarque) évoquant γάνωσιν τινα (γάνωμα chez Plutarque en 50A, γανοῦντες en 74A),

je ne sais quel lustre qui s’épanouit dans les discours comme dans les plus belles statues, et

²¹ Diogène Laërce, VII, 59 ; CHIRON, 2001, pp. 154-166.

²² v.469 et 472. Cf. Stobée, II, 11, 1 et 26 (ed. HENSE) ; l’excerpteur, d’une manière remarquable, a recueilli dans son chapitre sur la vérité, deux passages qui sont également étudiés ici par Plutarque : Euripide, *Phéniciennes*, 470-73 et Platon, *Lois* V, 730B-C (prologue du *De Adul.*).

²³ Platon, *Phaedr.*, 252d-e ; Aristote, *Eth. Nic.*, IX, VII, 1167b34-1168a4 ; Plotin, *Enn.* I, VI, chap.9, 1, 7-15.

qui communique aux choses
comme une âme parlante²⁴.

Les autres apparitions du γλυκό cristallisent la tension interne à la παρρησία, parole par laquelle l'ami cause paradoxalement du chagrin à son ami en raison de sa bienveillance à son égard. La métaphore culinaire du dosage des condiments doux et amers opère un lancinant retour tout au long de l'ouvrage. L'usage de "symboles", à l'ambivalence caractéristique, dénote aussi cette tension, tels la lance d'Achille (59B) ou le baume de miel γλυκεῖα, dont les vertus astringentes et antiseptiques étaient bien connues des Anciens (59D)²⁵. Le miel apparaît dans le contexte comme l'homologue exact de la lance d'Achille, laquelle avait la propriété d'infliger des blessures qu'une application de rouille issue de cette même lance pouvait ensuite guérir²⁶. Ainsi, Plutarque, au cœur même de sa réflexion sur la flatterie, cisèle un petit médaillon consacré à l'ἀληθής

καὶ φιλικὴ παρρησία, qui s'ouvre sur l'image de la lance d'Achille et se referme sur celle du baume de miel et l'annonce d'un ἴδιος λόγος portant spécifiquement sur la παρρησία de l'ami. Pour souligner que la παρρησία constitue un attribut inaliénable de l'ami, Plutarque rappelle la scène iliadique de l'armement de Patrocle, auquel Achille prête toutes les pièces de sa panoplie, à l'exception toutefois de sa lance qu'il était seul à même de pouvoir manier²⁷. Or, de même que pour le vers de l'*Ion* d'Euripide qui est cité comme contrepoint à la fois de la flatterie et de la παρρησία, c'est au même contexte homérique que Plutarque fait référence, lorsqu'il pose une pierre d'attente en 59D, et dans le premier temps de son exposé Περὶ παρρησίας, lorsqu'il explique la force d'impact de la παρρησία par l'oubli de soi-même qui caractérise celui qui profère la remontrance, et qui est ensuite retraduit en terme de γλυκύτης :

²⁴ *Du Sublime*, XXX, 1.

²⁵ Le miel à la fois doux, par certains aspects, et âpre, d'un autre côté, constitue un véritable *leitmotiv* des écrits sur la κολακεία ou la παρρησία (cf. Stobée, Philodème de Gadara, ...) et présente une certaine similitude avec la réflexion médicale suscitée par les vers IV, 218/ XI, 515 et XI, 830 de l'*Iliade* à propos des ἥπια φάρμακα, qui parviennent à conjuguer l'efficacité et la douceur (Jouanna (2003), p.57-61), sauf qu'il s'agit ici de thérapeutique de l'âme effectuée par la parole. ZIEGLER, 1951, col. 82, fait remonter cette image au Stoïcien Ariston de Chios.

²⁶ Voir le passage étroitement parallèle du *De Aud.*46E-F.

²⁷ A propos de ce vers XVI, 141, qui est répété en XIX, 388 et XVI, 801, et sur les athétèses proposées par les philologues alexandrins, LAMBERTERIE, 1990, pp. 546-547 ; le jeu étymologique sur le lignage d'Achille, présent déjà chez Homère (Péleïde/ lance du Pélion), affleure peut-être dans le choix opéré par Plutarque parmi les reproches de Patrocle à Achille : "Tu n'es pas le fils de Pélée...".

ἄμαχος ὁ τόνος τῆς παρρησίας
οὐτός ἐστι καὶ τῆ γλυκύτητι
τοῦ νουθετοῦντος ἐπιτείνων τὸ
πικρὸν καὶ ἀσθηρὸν τῆς νου-
θεσίας (67B).

Bouleversé par la souffrance des Achéens, Patrocle se répand en récriminations très amères, mais il consent aussi au sacrifice de sa propre vie. Une nouvelle fois, l’origine de la γλυκύτης est reconductible à un contexte poétique, et ce d’autant plus que Plutarque suggère une dérivation de cette γλυκύτης qu’il préconise, à partir de l’épithète homérique γλυκύθυμος²⁸, antérieurement citée. La γλυκύτης, antithèse de l’ὀργή qui embrase Achille (οὐ γλυκύθυμος), est un trait de l’ἦθος du locuteur, mais, d’une certaine manière, cette “suavité” tout intérieure que Plutarque réclame du bon parrhésiaste ne rejaillit-elle pas aussi sur le deuxième exemple qui la suit, et par lequel Plutarque illustre la même idée d’une abnégation de l’ami, un dialogue entre Platon et Denys, qui répond exactement à la définition que donne du *sermo socraticus*²⁹ le Pseudo-Démétrios³⁰? Par transparence, à travers la parole dans toute sa simplicité, se révèle la μεγαλοφροσύνη de Platon.

Le dévoilement de l’εὐμένεια par la parole, nouvelle *variatio* sur le vers 732 de l’*Ion*, fait apparaître la cohérence des emplois du γλυκύ dans la pensée plutarquienne de la *philia*.

Γλυκὸν ἢ ἀλήθεια : avec cette formule rituelle que prononcent les Egyptiens lors d’une fête en l’honneur d’Hermès, tout en mangeant des figues et du miel, la tension qui existait entre le γλυκύ et l’ἀλήθεια, au jugement des poètes, semble bien avoir été résolue. Avant de conclure, j’évoquerai brièvement, presque sous forme de sommaire, quelques autres apparitions de γλυκύ dans l’oeuvre de Plutarque, qui sont également très significatives.

Le dévoilement de la vérité s’accompagne ainsi régulièrement de l’impression subjective de γλυκύ, quel que soit le mode de connaissance emprunté pour y accéder : dans le *De Aud.* (47A), c’est en relation avec la vision époptique, lors de l’initiation aux Mystères, que resurgit l’alliance du doux et du lumineux ; dans le *De Isid.* (383E-384B), l’adjectif γλυκύ qualifie le parfum du kyphi, dont Plutarque explique l’influence sur l’âme, en se souvenant de *Timée* 71a *sqq.* (passage

²⁸ BRÉCHET, 2003, pp. 485-487.

²⁹ A propos des discussions relatives à l’ironie socratique dans la Nouvelle Académie, OPSOMER, 1998, pp. 127sqq.

³⁰ Τὸ δὲ ἰδίως καλούμενον εἶδος Σωκρατικόν... εὐημέρησαν δοί τοιοῦτοι λόγοι τότε ἐξευρεθέντες τὸ πρῶτον, μᾶλλον δὲ ἐξέπληξαν τῷ μιμητικῷ καὶ τῷ ἐναργεῖ καὶ τῷ μετὰ μεγαλοφροσύνης νουθετικῷ (Pseudo-Démétrios, *Du style* §297-298).

à propos de la structure du foie et de la divination) ; dans l'*Amat.* (764C-D), il est employé lors de la mise en évidence d'une hiérarchie de degrés ontologiques et contribue à l'impression de beauté qui se dégage de la peinture du monde d'ici-bas, tout illuminé par le Soleil. Surtout, dans le *Sept. Sap. Conv.* (157E-158B), où figurent des représentants des formes de sagesse les plus variées, l'on note un retour de la même constellation γλυκός/ τὴν λιτότητα καὶ τὴν ἀφέλειαν (à propos de la fleur d'asphodèle)/ τῆς καλῆς ταύτης καὶ ποικίλης καὶ πολυγλώσσου σοφίας (mythe de l'épervier et du rossignol chez Hésiode)/ τὴν ἀλήθειαν (160C). Hésiode, poète de l'humble réalité quotidienne, apparaît ainsi, grâce au symbole de la fleur d'asphodèle, avoir conféré une saveur ineffable aux joies simples de l'existence humaine.

Déterminer s'il y a trace chez Plutarque d'une catégorie stylistique de la γλυκύτης relèverait sans doute de la gageure, étant donné d'un côté, le caractère peu technique de la terminologie dont use Plutarque en matière de rhétorique³¹, de l'autre, l'attribution incertaine du fragment 65 Wimmer au Περὶ λέξεως de Théophraste, où s'il est bien question d'une "suavité" du discours orienté πρὸς τοὺς ἀκροωμένους (comme l'est aussi celui du flatteur), l'expression de γλυκύτης est peut-être

due à une reformulation en ses propres termes par le commentateur d'Aristote, Ammonios, du texte qu'il cite³². Il nous a paru une hypothèse de travail plus féconde de mettre en évidence un certain nombre de convergences, d'associations caractéristiques, telle la trilogie douceur, simplicité, vérité, qui reflètent une pérennité de la réflexion des écoles philosophiques sur ces questions, dans la voie ouverte par Platon, puis largement empruntée par tous ceux qui, à partir de l'époque hellénistique, se préoccupèrent des problèmes délicats posés par la direction spirituelle. Par ses fonctions d'ἡγεμῶν d'une "petite université" et de prêtre de l'Apollon de Delphes, Plutarque y était doublement intéressé. La γλυκύτης poétique devient ainsi un point de comparaison pour retraduire la plénitude de joie vécue au sein d'une communauté de φίλοι.

BIBLIOGRAPHIE

- BOULOGNE, J.,
 - "De la réflexion à la pensée, ou la poésie conçue par Plutarque comme une vision irisée de la vérité morale", *Ateliers* 7 (1996) 59-68.
- BRECHET, C. (1999)
 - "Le *De audiendis poetis* de Plutarque et le procès platonicien de la poésie", *R.Ph.* 73 (1999) 209-244.
 - *Homère dans l'oeuvre de Plutarque. La référence homérique dans les Oeuvres Morales*, Université de Montpellier III, 2003 (3 microfilms).

³¹ JEUCKENS, 1907, pp. 71, 84, ... ; PERNOT, 1993, pp. 506-509.

³² CHIRON, 2001, pp. 146-154.

- CHIRON, P.,
- *Un rhéteur méconnu : Démétrios (Ps.-Démétrios de Phalère). Essai sur les mutations de la théorie du style à l'époque hellénistique*, Paris, 2001.
- CLAY, D.,
- “Lucretius’ Honeyed Muse : the history and meaning of a simile”, dans MONET (ed.), 2003, pp. 183-196.
- JEUCKENS, R.,
- *Plutarch von Chaeronea und die Rhetorik*, Strasbourg, 1907.
- JOUANNA, J.,
- “La douceur en médecine. Les emplois médicaux de ἥπιος”, *R.E.G.* 116 (2003) 54-72.
- LAMBERTERIE, C. DE,
- *Les adjectifs grecs en -υς. Sémantique et comparaison*, Louvain-la-Neuve, 1990 (2 volumes).
- MONET, A.,
- *Le Jardin romain. Epicurisme et poésie à Rome. Mélanges offerts à Mayotte Bollack*, Lille, 2003.
- OPSOMER, J.,
- *In Search of the Truth. Academic Tendencies in Middle Platonism*, Bruxelles, 1998.
- PERNOT, L.,
- *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, 1993 (2 vol.).
- ROMILLY, J. DE,
- *La douceur dans la pensée grecque*, Paris, 1979.
- VAN DER STOCKT, L.,
- *Twinkling and twilight. Plutarch's reflections on literature*, Bruxelles, 1993.
- ZIEGLER, K.,
- “Plutarchos von Chaironeia”, *RE* 221-1 (1951), col. 636-962.